

ISBN : 978-2-494148-00-0

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Combats d'une vie

Noémie Barronie

“Le seul vrai combat de tout homme l'oppose à sa propre lâcheté.”

Tonino Benacquista

Prologue

Juin 2017

— T'es vivant ?

Sur le seuil de la porte, les bras croisés et le visage fermé, Toby attend que je l'invite à rentrer. Avec son ton cassant, il va encore me faire la morale sur ce qu'il estime aller de travers pour moi, et ça me fait chier ! Je n'ai pas le temps pour ça, j'ai un combat qui commence dans moins de deux heures et je dois absolument me préparer. S'il n'est pas content, je n'en ai rien à foutre. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Oui, comme tu peux le voir, je me porte à merveille ! Maintenant que tu t'es assuré de mon état de santé, Doc, tu peux t'en aller. J'ai des choses à faire ! Salut !

Je lui ferme la porte au nez, mais il l'arrête avec son pied. D'une voix dépourvue de gentillesse, je lui réponds :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— T'aider, Will, rien de plus.

— Merci, mais... je n'en ai pas besoin, je vais bien. Alors, maintenant va-t'en !

— N'oublie pas que je suis ton meilleur ami, si tu me repousses et que tu m'envoies balader c'est qu'il y a forcément un problème. Je te reconnais plus. Tu es froid, méprisant, et je ne suis pas le seul à m'inquiéter. Ta mère et ta sœur sont inquiètes. Tu ne leur donnes aucun signe de vie, tu ne réponds même pas à leurs messages. Ce n'est pas cool de ta part. Je sais ce que tu ressens et...

— Arrête ! T'as aucune idée de ce que je ressens. Et je n'ai pas besoin de votre pitié !

— Pitié ? Ça fait deux mois, Will ! Deux mois, que tu t'es lancé dans des combats illégaux. Et beaucoup trop de combats, si tu veux mon avis. Regarde l'état de ton visage ! Et quand je vois certaines de tes blessures, je ne sais pas si elles cicatriseront. C'est certainement la colère qui te fait agir ainsi, mais il faudra bien qu'un jour tu affrontes cette douleur au lieu de te mettre en danger inutilement.

— En danger ? Depuis quand les combats de boxe sont-ils dangereux ? Oui, je suis en colère, je souffre et ces combats me permettent de me sentir mieux. Et en bonus, ça me rapporte un max de fric !

— C'est donc ça, l'appât du gain, qui t'intéresse ? Bravo ! Belle image que tu donnes à ton fils...

Sous un élan de colère, je plaque Toby violemment contre le mur, le poing levé.

— N'utilise pas mon fils pour me culpabiliser !

— Vas-y, frappe-moi ! Allez ! Je ne résisterai pas, je ne me battrais pas contre toi !

J'ai une folle envie de frapper sa tête de « je sais tout », je ne sais pas ce qu'il me retient. Je reste en position pendant plusieurs minutes avant d'abaisser mon poing. C'est mon pote, mon frère, je ne peux pas ! Je le lâche enfin. Il se rhabille et se dirige vers la porte d'entrée.

— Tu crois vraiment que t'as pas de problème ?

J'ai honte de ma réaction excessive. Ça fait deux mois que j'ai cette colère qui me ronge et je ne me contrôle plus. Toby a raison. Qu'est-ce qu'il peut être agaçant ! Avant, la boxe était pour moi un sport, un loisir où je m'épanouissais, aujourd'hui c'est le moyen que j'ai trouvé pour ne pas sombrer totalement.

— Tu espères quoi ? Que je te dise que je vais arrêter ? J'le ferai pas, je sais pas mentir.

— Tu fais comme tu veux, c'est ta vie après tout. Mais il serait temps que tu passes à autre chose. Cherche un travail honnête, refais ta vie, profite de Gabriel.

— Tu penses que c'est si facile, qu'il suffit que je claque des doigts pour que tout redevienne comme avant ?

— Non, bien sûr que non. Je connais un très bon psy qui pourrait t'aider.

— T'as qu'à te le mettre où je pense, ton psy !

Il soupire, exaspéré.

— C'est inutile d'insister. Mais, j'espère que tu ne tomberas pas sur de mauvaises personnes qui pourraient s'en prendre à toi, à ta famille ou à ton fils. Réfléchis-y. Au revoir, William.

1.

Décembre 2017

Ressaisis-toi, Will ! Il est hors de question de perdre ce soir. Ça fait des mois que je suis vainqueur et ce n'est pas maintenant que ça va changer. Assis sur mon tabouret, j'attends la deuxième reprise. Il me faut une nouvelle stratégie. D'un point de vue physique, il est bien trop fort pour moi, ma seule chance c'est de le prendre par surprise.

Tellement focalisé sur mon rival, j'entends à peine Alain qui me supplie de déclarer forfait, que mes blessures au visage sont bien trop graves pour continuer. Le nez ensanglanté, les lèvres gonflées, les traînées de sang sur mon torse, rajoutés aux plaies de mon précédent combat, qui n'ont pas encore guéri, je ne dois pas être beau à voir. Mon adversaire en revanche, malgré les beignes que je lui ai mises, est dans une forme olympique incroyable.

Honnêtement, je ne crois pas du tout à mes chances de gagner ce soir. Je suis épuisé, mes muscles me font horriblement mal, j'ai des vertiges incessants. Je devrais

ralentir, je le sais. Avec trois affrontements par semaine, je n'ai même pas le temps de repos réglementaire. Alain n'arrête pas de me le répéter. Pour lui, je vais finir par avoir des séquelles irréversibles ou par y rester.

— T'es sûr de vouloir continuer ? T'as aucune chance de le remporter, fils. J'ai accepté de t'accompagner et de t'entraîner, mais pas pour te voir te faire aplatir. Et je crois toujours que ces combats c'est une mauvaise idée. Il y a aucune règle, aucun combat loyal. Regarde-le, il doit peser trente kilos de plus que toi. Il est temps d'abandonner avant qu'il te laisse sur le carreau.

Oui, je devrais ! Mais ma fierté est bien plus importante que mon état de santé. Que vont-ils penser si j'abandonne ? Me traiter de lâche ? Impossible ! Et puis, vont-ils me permettre de combattre à nouveau si je déclare forfait ? Je ne peux pas décevoir la foule qui, ce soir, est euphorique. Mon prénom est acclamé, ils applaudissent à chacun de mes coups portés à ce type, que je ne connais même pas. « J » quelque chose, je crois. Ils sont tous derrière moi et ayant plusieurs victoires à mon actif, je suis certain que les paris ont explosé. Tout cet argent qu'ils pourraient perdre si je suis KO.

— Oui, je continue ! Finis de nettoyer mes plaies, ça devrait suffire jusqu'à la fin du combat.

— Ouais, ça va plus être très long !

J'ignore sa vacherie et me replace en face de mon adversaire. En position, prêt pour la reprise.

— Je vais me faire une joie de t'achever mon gars !

Avec son sourire méprisant, son regard noir et son cynisme, putain, même Superman aurait peur. L'arbitre prononce le mot « Boxe » et « J-machin » se jette sur moi et me roue de coups. Je parviens à me mettre en position

de défense, mais celle-ci, plus que médiocre, n'est pas très efficace. Par manque de vigilance, il me balance d'une rapidité incroyable, un direct et un uppercut en plein visage. C'étaient les coups de trop. Malgré la meilleure de mes volontés, je m'effondre au sol. La foule retient son souffle. La chute fut brutale. Tellement brutale que les vibrations sont passées tout le long de mon corps. Je sens la présence de deux personnes à côté de moi. Le bourdonnement dans les oreilles et le brouillard qui me couvre la vue, je n'arrive pas à distinguer leurs visages. Dans un moment de lucidité, j'entends un décompte. Merde ! Le combat ! Je tente de me redresser sur mes jambes, mais elles n'ont plus la force de supporter mon poids.

— Non, fils, arrête !

— Le combat n'est pas terminé. Alain, aide-moi ! Je t'en prie !

— Je peux t'aider à te relever, mais c'est terminé, je viens de confirmer à l'arbitre que tu n'étais plus capable de te battre.

— QUOI ! Pourquoi ?

Je n'ai pas eu le temps de me mettre en colère qu'un violent vertige m'envahit. Le sol se dérobe sous mes jambes, je m'écroule une nouvelle fois et sombre dans l'obscurité.

2.

Il m'a fallu un moment avant de comprendre ce que je faisais allongé sur le banc du vestiaire. Enfin, disons plutôt, un recoin de cette vieille usine, reconvertie en ring avec des casiers rouillés. Je ne sais pas s'ils servent encore. Peut-être que si, une veste dépasse de l'un d'entre eux. Ça ne me tente pas, j'aurais peur de choper une saloperie et je viens généralement avec le strict minimum, clés de voiture, papiers d'identité, téléphone que je fourgue à Alain avant chaque combat. Qu'il accepte en râlant comme toujours. Il n'est pas là d'ailleurs et ça m'étonne qu'il m'ait laissé seul ici.

La foule est plus qu'agitée, j'entends même comme des cris de... panique ? Non, je dois délirer. Qu'est-ce qui pourrait les effrayer ? Avec tout ce que j'ai pris dans la gueule, il est plus probable que je ne sois pas lucide dans mes interprétations. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est et du temps que j'ai dormi. Je glisse une main dans une de mes poches pour choper mon téléphone... Merde ! Alain est parti sans moi, avec mes affaires. Quel

abruti ! Comment je vais faire pour rentrer chez moi ? Je trouverai une autre solution la prochaine fois. Attends un peu que je le voie, que je lui dise le fond de ma pensée et...

— Super, t'es réveillé ! Alain se précipite vers moi, affolé.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? T'as couru ?

— Il y a une descente de flics, il faut dégager !

— Quoi ? Depuis quand, ils font des descentes ?

— Je ne sais pas, tu devrais demander à ton pote.

Mais là, ce n'est pas la question. Allez !

— Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude ! d'un air désinvolte, je repose ma tête sur le banc.

— Ouais, peut être que c'est ton trip, mais moi je n'ai pas envie d'aller en taule. Alors, grouille-toi !

Ce n'est pas la première fois que je me fais arrêter et avec l'aide d'Alex, je sais que je ne risque pas grand-chose, mais ce n'est pas juste pour Alain. Avec un manque de motivation, je me lève et le suis. Je me sens beaucoup mieux depuis la fin du combat, un petit dodo et hop c'est reparti.

— Bon, fils, le plan est simple, on quitte les vestiaires, on se faufile parmi la foule pour rejoindre le couloir qui mène à l'arrière de l'usine. Si je souviens bien, il y a une porte par laquelle on pourra s'enfuir.

— Un jeu d'enfant, chef ! Tu te crois dans un film ?

— Non, mais j'aimerais que ce soit *comme dans un film*, ils ne se font jamais prendre.

Moi qui me suis moqué de la simplicité de notre « mission », je me suis vite rendu compte qu'elle était loin d'être facile. Après plusieurs tentatives, nous avons enfin réussi à rejoindre la foule, mais se frayer un chemin parmi elle était une étape périlleuse. Les gens se

dispersaient, couraient dans tous les sens, bousculant au passage Alain et moi à plusieurs reprises. Des cris surgissaient de part et d'autre de l'usine, des bombes fumigènes éclataient à plusieurs endroits. Il était maintenant impossible de distinguer notre objectif. Si on ne m'avait pas dit qu'il s'agissait d'une descente policière, j'aurais pu croire à une attaque terroriste. Jamais je n'aurais pensé me retrouver dans une situation pareille et quand je vois le visage d'Alain, blanc comme un linge, il doit regretter à cet instant d'être venu avec moi ce soir. Je crains fort qu'après cette mésaventure, il ne veuille plus m'épauler.

Par chance, je parviens à apercevoir une faille dans la foule. Par une poussée d'adrénaline, je prends Alain par le bras et je le conduis dans cette direction. Nous courons jusqu'au couloir. Il avait raison, il y a bien une porte. Elle est verrouillée ! Merde !

— C'est l'autre porte ! crie Alain.

Celle-ci est ouverte. Une fois franchie, je sens un soulagement immense. Courbé et mes mains sur les genoux, je reprends mon souffle. C'est bien la première fois que je cours aussi vite.

— Stop, arrêtez-vous !

Et merde ! On a été bien bête de gober qu'ils n'allaient pas surveiller toutes les sorties ! Quand nous nous retournons, trois lampes torches sont pointées sur nous.

— Bonjour, messieurs ! Comment allez-vous ?

— Tu crois que c'est le moment de faire la causette ? me demande Alain.

— Est-ce un brin d'ironie ?

— Oh la ferme !

Je sais que je devrais me taire, mais je ne peux pas. Et

c'est là mon défaut. Dans toutes les situations même les plus stressantes, mes paroles dépassent mes pensées et mon sarcasme reprend le dessus, ce qui agace beaucoup de mon entourage.

Je m'adresse de nouveau aux flics :

— Pouvez-vous abaisser tout ça, je vous prie ? Le coup des lampes torches dans la gueule, j'avoue que ça nous fait un peu flipper !

Pendant une mini seconde, je cherche plusieurs solutions pour nous sortir d'ici. Je n'en vois malheureusement qu'une : se taper un sprint jusqu'à l'autre bout de l'usine. Une fois là-bas, je pourrai facilement atteindre ma voiture et me barrer. Je connais très bien les environs, un point avantageux pour nous. Mais avant de me lancer, comme un fugitif, j'en viens à me demander si Alain pourrait supporter une telle distance en courant. Il n'est plus très jeune et ces dernières minutes ont déjà été plus que sportives. Je dois avouer que moi-même, je ne sais pas si j'y arriverai.

— N'y pense même pas ! une voix jaillit du flic à ma droite.

J'ai comme l'impression qu'il a pigé ce que je cherchais à faire. Celui-ci s'approche de nous et mon plan d'évasion vient de s'envoler en voyant son flingue braqué sur moi. Il est clair qu'entre se prendre une balle ou passer quelques heures en prison, le choix est vite fait. Je regarde Alain, d'un air désolé, et lui fais comprendre qu'il va devoir me supporter pendant ces prochaines heures.

Il est plus de cinq heures du matin et pas l'ombre d'un flic à l'horizon. Le bureau en face est vide, l'ordinateur

est éteint et nous, nous sommes là, pauvres couillons, enfermés dans cette minuscule cellule comme des lions en cage. Je croyais qu'Alex serait présent et qu'il m'aurait fait sortir depuis longtemps. Non, je suis resté là, à écouter les plaintes de mes chers camarades. Heureusement, Alain est avec moi, avec qui j'ai pu avoir des conversations civilisées. Les individus avec lesquels on partage notre cellule sont aussi bizarres les uns que les autres. Trois d'entre eux sont ivres, à la limite du coma, dont un que nous avons dû supplier plusieurs fois de ne pas enlever son pantalon. Les deux autres qui communiquaient dans une langue inconnue n'arrêtaient pas de danser, chanter, se mouvoir dans tous les sens, avec des gestes théâtraux. Au début, je trouvais ça divertissant. Ça faisait passer le temps. Mais là, je n'en peux plus, ils sont inépuisables. En bonus, j'ai dû m'habituer aux odeurs, entre la transpiration des autres, moi qui sens le fauve et un ivrogne qui, j'en suis sûr, s'est pissé dessus, je me demande comment j'ai pu supporter ça jusqu'à maintenant. Je me surprends moi-même !

Une heure plus tard, un flic de petite taille et corpulent arrive enfin. Son visage hargneux ne m'inspire pas confiance. Je ne sais pas si je vais pouvoir en tirer grand-chose. Je profite tout de même de l'occasion pour lui sauter dessus.

— Je veux voir le Lieutenant Martial, immédiatement.

J'aurais peut-être dû mettre les formes. Sans même m'adresser un regard, le flic me répond sur un ton qui en dit long sur ce qu'il pense de nous.

— Tu n'es pas dans une position à exiger quoi que ce soit et il n'est pas en service.

— Je n'ai pas besoin de votre mépris, je veux juste rentrer chez moi.

— Personne ne bouge de là. Quand il y a une affaire de stupéfiants en cours, tous les prévenus sont entendus, les uns après les autres.

Il prononce ces derniers mots avec un sourire narquois, à croire qu'il jubile de notre situation.

— Vous croyez que ça m'amuse d'être ici !

— Toi, non. Mais moi, ça m'amuse beaucoup.

Objectif numéro un : garder son calme. Avec ce crétin, c'est loin d'être facile.

— Regardez-nous ! On a vraiment l'air de dealers ? Mon ami a cinquante ans passés, il a autre chose à faire. Moi, j'étais là-bas pour un combat de boxe, ça ne constitue pas un crime ! Et eux... Je ne les connais pas !

— C'est vrai que vous n'avez pas l'air d'être des barons de la drogue, mais c'est la procédure, maintenant, boucle-la !

Je fournis un effort surhumain pour ne pas l'insulter de tous les noms et pourtant Dieu sait que j'en ai envie. Il faut que je garde mon calme, m'énerver davantage ne ferait qu'aggraver les choses. Je décide de me comporter comme un petit garçon attendant sagement l'arrivée du père Noël.

J'ai passé le reste de la journée à tourner en rond dans cette foutue cage. Je suis fatigué, épuisé de ne pas avoir fermé l'œil de toute la nuit et je meurs de faim. Bien que nous ayons eu un repas, on ne peut pas dire que je me sois régalez. Je ne rêve que de trois choses : une douche, une pizza et mon lit !

Chacun de mes camarades de cellule l'a quittée puis regagnée les uns après les autres. Avec les grammes

d'alcool qu'ils ont dans le sang, je ne sais pas s'ils ont pu en tirer grand-chose. Alain vient de partir à son tour. Bien sûr, je suis le dernier et c'est grâce au bougre de flic, je présume. Il ricane. Il joue avec mes nerfs.

Ce qui m'inquiète en revanche, c'est que ça fait plus de quarante-cinq minutes que Alain est parti et il n'est toujours pas revenu. Je regarde vers le bureau, le flic grincheux est fixé sur son ordinateur.

— Hey, mon policier préféré ! Vous pouvez me dire où est passé mon ami ?

— Oh on t'a pas dit ! Il a été libéré et on n'avait aucune raison de le garder ici.

— OK je suis content pour lui et moi dans l'histoire ?

— Toi... Tu restes là !

J'aimerais pouvoir effacer son sourire. La tête contre le mur, ça devrait faire l'affaire.

— Et pourquoi ?

— Désolé, ce sont les ordres !

— Les ordres de qui ?

— De moi !

En vente sur Amazon et sur le site de l'auteur :

www.noemiebarroniauteur.com

À partir du 20 juillet 2022.



noemiebarroniauteur



barronienoemieauteur



auteurnb